

**Pierre Teilhard de Chardin,
Mondialisation et avenir de l'humanité**

Conférence de Michel Camdessus
Siège des Nations Unies - New York - 7 avril 2005

Monsieur le Président, je ne viens pas ce matin faire un beau discours devant un public choisi ; je viens dire modestement, en ces lieux, ma dette de gratitude à ce prophète de l'unité du monde qu'est le Père Teilhard de Chardin. Merci, Monsieur le Président, de m'en avoir fourni l'occasion. Cela dit, parler du Père Teilhard de Chardin à des teilhardiens assez convaincus pour venir retrouver ses traces ici à New York, lieu de son ultime exil, est une gageure. Chacun ici le connaît probablement mieux que moi, partage avec lui un langage, qu'il soit théologien, philosophe ou scientifique. Chacun détient une clé pour l'approcher de plus près. Je ne suis, moi-même, qu'économiste et encore fort peu, et l'économie ne faisait guère partie de ses préoccupations premières. Ma place serait donc plutôt dans vos rangs que sur cette estrade. Mais vous avez voulu vous réunir en ce lieu, centre de la constellation des institutions des Nations Unies, centre surtout de toutes les convergences, de toutes les tensions de notre temps, centre privilégié aussi de nos espérances d'un avenir de paix et de justice ; un lieu donc qui ne pouvait échapper à une vision teilhardienne du monde. Vous avez donc pensé, j'imagine, que quelqu'un qui a dirigé longtemps une des institutions de cette constellation pourrait vous en donner quelques clés et vous dire comment la parole de Teilhard de Chardin peut y retentir, en ce temps où la nappe de la mondialisation recouvre un monde qui s'interroge de plus en plus sur son avenir.

Mondialisation et avenir de l'humanité : le second de ces termes est teilhardien. Le premier ne l'est pas. Entre eux deux, il y a donc un agir à inventer et cette maison est au cœur du système que l'humanité s'est donné pour cela. C'est en homme de ce système que je voudrais engager cette réflexion avec vous, en vous rappelant d'abord quelques paroles de Teilhard de Chardin qui m'ont -j'ose le dire- conduit dans mon cheminement d'homme et accompagné ici, puis en vous offrant ma lecture de la mondialisation. Nous pourrions alors essayer de discerner comment aller dans une lumière teilhardienne, d'une mondialisation mieux maîtrisée, vers l'avenir de l'humanité.

*
* *
*

I - Teilhard de Chardin : un élan

Je n'ai pas -Dieu merci- découvert Teilhard de Chardin en abordant les rivages du système des Nations Unies ; en 1987, il était déjà pour moi un vieux compagnon. Ici devrais-je vous faire quelques confidences que nos amis réunis en 1997 à Toulouse ont déjà entendues.

Revenons 50 ans en arrière, au tout début des années 50. J'étais étudiant à Sciences Po et à la Faculté de Droit, l'endroit où, à l'époque, on faisait de l'économie. Nous vivions dans la fièvre intellectuelle de l'après-guerre. Les intellectuels marxistes ou existentialistes tenaient le haut du pavé. Rejeton d'une lignée chrétienne et provinciale, prémuni contre les modes parisiennes, je n'avais guère de mal à résister à leurs séductions et je me donnais d'autres gourous : Mounier et les personalistes, et plus particulièrement

l'économiste de cette famille, François Perroux. Du côté religieux, c'était l'époque des grands débats dont j'étais loin de saisir toute la portée : l'encyclique *Humani Generis*, l'aventure des prêtres ouvriers, des hommes comme les Pères Congar et Chenu qui, plus ou moins interdits d'écriture ou de parole, venaient néanmoins parler aux étudiants ; Teilhard était en exil... Ce fût, tout d'abord, tout ce que j'en sus, jusqu'au jour où un prêtre, le Père E. Joly, me prêta un exemplaire ronéoté -je le vois encore, sous une couverture en papier brun de boucherie- du *Milieu Divin*. Cela sentait le soufre et la clandestinité et ajoutait à l'impact des paroles de Teilhard. Il avait été bon prophète. Ne disait-il pas, après l'interdiction de publication du *Phénomène Humain* : « Je ne vois guère comment mes idées verront le jour autrement que par manuscrit ou sous le manteau... » Ce n'est que plus tard que je pus lire le *Phénomène Humain*, la merveilleuse correspondance, les sublimes écrits du temps de guerre, etc. Mais le *Milieu Divin*, ce fut pour moi l'élan premier, l'élan décisif. J'avais l'impression en le lisant qu'à T'ien-Tsin, 30 ans plus tôt, en s'adressant à « ceux qui aiment le monde », il écrivait aussi pour moi.

Comment faire l'unité de nos vies, celle de la foi et celle de l'agir ? Où peut donc aboutir notre agir ? Passera-t-il avec le temps ou est-il contribution à l'achèvement de la création, à sa restauration en une terre nouvelle attendue dans l'espérance ? Ces questions étaient les miennes et celles de ma génération et il y répondait en nous montrant la perfection chrétienne de l'effort humain. En relisant ces pages aujourd'hui, je comprends mieux comment leur lyrisme et leur ferveur m'ont si profondément touché. Je le lis :

« En vertu d'une merveilleuse puissance montante incluse dans les choses, chaque réalité atteinte et dépassée nous fait accéder à la découverte et à la poursuite d'un idéal de qualité spirituelle plus haute. Pour qui tend convenablement sa voile au souffle de la terre, un courant se décèle qui force à prendre toujours la plus haute mer. Plus un homme désire et agit noblement, plus il devient avide d'objets larges et sublimes à poursuivre. La seule famille, le seul pays, la seule face rémunératrice de son action ne lui suffisant bientôt plus. Il lui faudra des organisations générales à créer, des voies nouvelles à frayer, des causes à soutenir, des vérités à découvrir, un idéal à nourrir et à défendre. Ainsi, peu à peu, l'ouvrier de la terre ne s'appartient plus. Petit à petit, le grand souffle de l'univers, insinué en lui par la fissure d'une action humble mais fidèle, l'a dilaté, soulevé, emporté. Chez le chrétien, pourvu qu'il sache tirer parti des ressources de sa foi, ces effets atteignent leur paroxysme et leur couronnement... Il lui faudra des organisations générales à créer... ». Là aussi, il voyait juste.

Et là venaient ses pages sur la divinisation des activités et des passivités : c'est plutôt la première que la seconde, évidemment, qui vous fascine à 20 ans. La seconde est, pour Teilhard, tout aussi importante : la divinisation des passivités, toutes ces formes de sujétions, de diminutions qui nous assègent, qui sans cesse « interfèrent péniblement avec nos tendances, alourdissent ou détournent notre marche vers le plus-être, réduisent nos capacités réelles ou apparentes de développement ». On sait bien dans cette maison que plus on cherche à étendre son action à un horizon plus ample et surtout universel, plus on rencontre de telles passivités. Dans une vie de foi, ces passivités peuvent être et sont retournées en contribution positive et précieuse à l'achèvement de la création. Mais quand on a 20 ans, ce n'est pas aux passivités que l'on s'arrête, et parmi les trois catégories d'hommes considérés par sa « *Réflexion sur le Bonheur* », les fatigués, les jouisseurs ou les ardents, c'est l'option de l'ardeur que l'on fait : « ceux-là pour qui vivre est une ascension, une découverte. On peut plaisanter ces hommes, les traiter de naïfs, ou les trouver gênants. Mais en attendant ce sont eux qui nous ont faits et c'est d'eux que s'apprête à sortir la Terre de demain ».

Vous le sentez bien, ce n'est pas par son œuvre prestigieuse de savant que Teilhard m'a touché, elle n'était pas de mon domaine, mais par sa foi en Dieu, dans l'homme et dans le monde. Sa parole était en symphonie avec les messages de Mounier et de Perroux ; elle confirmait leur invitation à la liberté intérieure et à l'engagement. Engagement parce qu'on n'est pas responsable de soi-même sans être responsable de l'autre et du monde : de l'autre debout, du monde, dans sa marche convergente et personnalisante vers son unité. Mais le message de Teilhard allait plus loin que celui des philosophes personalistes parce que Teilhard est d'abord un maître de vie spirituelle. Avec lui, « tout est sacré » ; il nous presse de « comprendre et de mesurer la puissance de divinisation contenue dans un amour du prochain », conçu au sens le plus large. Au cœur de son message, il y a l'action unificatrice de l'amour qui surmonte toute action. Si l'on a reçu une telle parole, comment ne pas essayer de faire de sa vie un effort pour rendre le monde plus habitable et l'humanité plus solidaire, dans une communauté d'efforts avec tous les hommes, dans toute la diversité des actions qui concourent à l'humanisation du monde, dans une intime complicité en même temps avec l'œuvre unificatrice de l'Esprit ?

Bref, avec Teilhard, au moment de franchir le pas vers la vie professionnelle, nous recevions comme une nouvelle confirmation dans la Foi et l'espérance d'abord en un Christ inimaginablement plus grand que celui de tous les catéchismes. Un Christ qui se fait un avec la Terre. Le prodige de Teilhard, c'est de retrouver pour les intelligences d'un XXe siècle, la fulgurante intuition de St Paul à l'aube du christianisme, révélant à la fois le Christ total et totalisant, celui qui « réunira sous lui l'Univers entier, ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre » et « la création, livrée au pouvoir du néant... mais qui pourtant a gardé l'espérance d'être libérée de l'esclavage, de la dégradation inévitable pour connaître la liberté, la gloire des enfants de Dieu ». Car, pour Teilhard -dans la ligne de St Paul- le Christ est « l'oméga en qui se relie au sommet du cône d'expansion toutes les filles, les fils, les générations de l'Univers ». Omega à la fois Personne divine et lieu de convergence hyperpersonnalisant de l'évolution et du long labeur des hommes ; point ultime amorisant de l'Histoire, attirant mystérieusement tout à lui. « Christ, Centre¹ de l'Univers, réunissant tout et le remettant au dernier jour à son Père afin que Dieu soit tout en tous ». J'ai tenu, au risque d'être un peu long, à répéter ces mots aujourd'hui devant vous. Ils sont, en effet, les derniers mots qu'il a tracés -il y a aujourd'hui cinquante ans, le 7 avril 1955- à la dernière page de son journal.

C'est un Christ engagé une fois pour toutes dans l'Histoire des hommes, dans l'avenir de l'humanité, et solidaire au-delà de tout entendement de notre propre effort, à quelque niveau que ce soit, pour la réussite de l'histoire, réussite de l'histoire qui ne peut être qu'amorisation et par là, divinisation du monde.

De là, la révélation aussi d'une charité tout autre. La charité, c'est l'amorisation en toute action, dans une vie au service des hommes pour participer à la construction, à l'organisation d'un monde plus habitable, construction qui est aussi construction de « cette nouvelle terre » que Dieu tirera de l'effort humain à travers l'Histoire. Formidable dignité donc de ce travail où Dieu et l'Homme mêlent leurs mains et qui fait de notre Histoire une Histoire Sainte. Teilhard le dit plus fortement évidemment : « Le règne du Christ, auquel nous nous sommes voués, ne saurait s'établir... que sur une Terre portée par toutes les voies de la technique et de la pensée, à l'extrême de son humanisation » (Sciences et Christ IX. 259).

¹ Il écrivait le 9 mars 1952 : « La grande joie n'est-elle pas d'avoir aperçu (entrevu) que le Monde avait un Centre et que ce Centre est aimant ».

L'extrême de son humanisation ! Précieux message que celui-là pour les hommes d'une génération qui va avoir à se situer devant ce phénomène que Teilhard de Chardin voyait déjà se déployer sous ses yeux : les premières prémises puis l'accélération prodigieuse de la mondialisation.

D'entrée, ce phénomène avait de quoi fasciner des teilhardiens ; ne se présentait-elle pas comme une sorte d'avancée à pas de géant vers l'unité du Monde. N'était-ce pas là le phénomène que Teilhard pressentait comme une étape de ce « processus unificateur de l'Univers à travers lequel Dieu lui-même attire les hommes » et qu'il nous suggérait d'accueillir dans « une grande espérance en commun » ... un goût passionné de grandir et d'être ?

Pour le déchiffrer et le vivre, il nous avait donné quelques clés de lecture et quelques rares mais fortes orientations pour l'agir. Un agir qui tenterait de transformer cette « force qui va » de la mondialisation en avenir maîtrisé de l'humanité.

« Force qui va... » enthousiasmante pour les uns, terrifiante pour les autres, surtout en notre vieille Europe où elle suscite peurs, replis et crispations, prise qu'elle est comme l'explication ultime et commode de toutes nos difficultés.

Il faut donc essayer d'en discerner les menaces et les promesses, avant de la situer dans une perspective d'avenir de l'humanité.

II - Mondialisation : menaces et chances

Essayons d'abord de bien discerner ces promesses et ces menaces. Ce n'est pas facile car le monde, emporté par la globalisation, semble chaque jour nous échapper davantage. Jean-Baptiste de Foucauld le dit bien : « Plus le monde se globalise, plus le global sort de notre emprise, moins il est maîtrisable ». Diagnostic bien peu teilhardien, certes, mais, oh combien, respectable. Après tout, n'était-ce pas le diagnostic de Jean-Luc Domenach vous disant déjà à Pékin, à partir d'une analyse géopolitique, combien notre monde était peu teilhardien. L'opinion perçoit la rapidité de ces changements et ceci nourrit son angoisse et ses questionnements.

Lue du point de vue de l'économiste, il est vrai que la mondialisation est un singulier mélange de risques et de chances. Les risques sont redoutables mais ils ne permettent pas de négliger les chances qu'elle comporte ; ne serait-ce que parce qu'il faudra les utiliser toutes, si nous voulons conjurer tous ses risques. Mais tentons de bien mesurer ceux-ci d'abord.

Ces risques sont nombreux et soulignés à l'envie, souvent à juste titre. Je voudrais en signaler quatre. Ils ont nom :

- instabilité financière,
- inaptitude de l'Etat-nation à faire face à des problèmes nouveaux qui, d'entrée, se manifestent au plan mondial,
- nivellement culturel et
- le « défi systémique ultime », la marginalisation des plus pauvres et des inégalités criantes.

Le premier de ces risques est l'instabilité financière. Dans un récent passé, plusieurs crises coûteuses ont secoué l'économie mondiale : les fortes turbulences des marchés des changes, la crise déclenchée sur les marchés émergents par les événements survenus au Mexique puis en Asie, en Russie et de nouveau en Amérique Latine, la faillite de plusieurs grands établissements financiers, les affaires ENRON, World Com, autant d'événements qui soulignaient les carences de notre système. Nous savons maintenant qu'une crise financière, née presque n'importe où dans le monde, peut se répandre comme une traînée de poudre et être souvent payée à travers le monde d'une misère accrue des plus vulnérables. La crise asiatique des années 90 nous l'a bien montré. Nous sommes dorénavant dans une situation d'interdépendance beaucoup plus grande que nous ne l'imaginions. Qu'un seul pays -même de taille modeste comme la Thaïlande- s'effondre et toute l'économie mondiale est en péril. Toutes ces crises ont laissé, chacune derrière elle, des millions de victimes et de sans emploi. On s'est évertué à les contenir, mais il est certain qu'il reste beaucoup à faire pour réellement stabiliser et civiliser le système financier mondial.

Le deuxième risque constitue, à lui seul, une métaphore du XXI^e siècle : c'est le surgissement continu de problèmes de dimension mondiale (climat, criminalité, notamment financière, drogues, piratages informatiques, migration, grandes endémies et d'autres peuvent surgir), ignorant les frontières de l'Etat-nation, et devant lesquels celui-ci demeure -quoi qu'il en dise- piteusement désarmé. Tout se passe comme si un écart croissant s'établissait entre la mondialisation des systèmes productifs et de mille éléments qui affectent la vie de nos contemporains et la lenteur des progrès vers l'adaptation et le rapprochement des instruments de réponse politique à ces questions nouvelles. D'où les incertitudes qui se multiplient et suggèrent à nos contemporains la question fréquemment posée : « Y a-t-il un pilote dans notre avion au cœur de turbulences de plus en plus intenses ? ».

Un troisième risque affecte les sociétés humaines dans ce qu'elles ont d'essentiel : leur identité culturelle. Une unification babélique du monde, dans l'écrasement de ce trésor qu'est la diversité de ses cultures, est à l'opposé d'une unification personnalisante du monde. Réagir est indispensable, tout en sachant que ce risque est le revers de la médaille des chances que la mondialisation apporte à l'enrichissement culturel du monde.

L'hétérogénéité du processus de mondialisation et l'inégalité dans la diffusion de ses bienfaits créent un risque supplémentaire, celui de la marginalisation de pays, voire de régions entières. Le cas de l'Afrique est évidemment le plus tragique et nous interroge le plus directement. Si certains pays en développement ont compris comment faire fond sur les forces de la mondialisation pour accélérer leur progrès économique et tirer leur épingle du jeu, il n'en va pas de même, en effet, pour tous. Les pays incapables de participer à l'expansion du commerce mondial ou d'attirer un volume significatif d'investissements privés, risquent d'être les oubliés de l'économie mondiale. Et ce sont précisément les pays pauvres qui ont le plus besoin des échanges, des investissements et de la croissance que la mondialisation pourrait leur apporter, qui sont le plus exposés à ce risque. Tout se passe comme si les pays les plus pauvres ne figuraient pas -ou plus- sur la mappemonde des investissements mondiaux. On peut donc craindre que le fossé ne se creuse encore entre les deux extrêmes.

Par moments, le monde a même semblé tacitement s'y résigner, comme si l'on pouvait en faire la part du feu. Mais depuis le 11 septembre, nous le savons mieux. On ne confine ni la violence, ni la misère ; ce sont des maux systémiques, comme les maladies contagieuses et la dégradation de l'environnement. A l'ère de la mondialisation, il n'y a plus de place pour la vieille illusion d'une prospérité cachée derrière les murs d'une forteresse

Europe. L'Afrique, certes, porte le symptôme de la pauvreté absolue ; mais ce mal nous affecte tous et nous n'en viendrons à bout que tous ensemble ; alors que si l'on ne trouve pas de meilleurs moyens de créer davantage d'opportunités pour les pauvres, elle s'aggravera ; elle deviendra de plus en plus menaçante à mesure que l'horloge démographique continuera de tourner. Elle nous annonce déjà 2 milliards de personnes de plus dans les vingt-cinq prochaines années, dont plus de 90 % seront nées dans les pays en voie de développement. Tous les chefs spirituels nous le rappellent « à temps et à contretemps » et le pape Jean-Paul II -comment ne pas le citer aujourd'hui- a eu cette formule d'une parfaite clairvoyance dans son encyclique *Sollicitudo rei Socialis* : « Ou bien le développement devient commun à toutes les parties du monde, ou bien il subit un processus de régression même dans les régions marquées par un progrès constant ». Il faut donc que le développement demeure commun et pour cela, savoir saisir les chances que la mondialisation nous offre pour construire un avenir meilleur.

Quelles sont ces chances ? A y regarder de près, elles sont impressionnantes.

Depuis les années 70, les échanges de biens et de services entre pays et continents ont presque triplé. L'augmentation des investissements étrangers directs a connu une croissance énorme pour atteindre un niveau annuel supérieur à 800 milliards de dollars. Le niveau d'intégration des marchés financiers internationaux est sans précédent dans l'histoire.

Le jeu combiné de l'élargissement du champ de l'économie de marché, de l'unification mondiale des marchés de l'argent et de l'irruption des nouvelles technologies de l'information et de la communication, crée des conditions objectivement très favorables au développement de l'économie mondiale. Avec quelle ardeur, Teilhard qui s'enthousiasmait devant le premier cyclotron, aurait-il accueilli la percée de l'Internet et la montée universelle d'une économie de la connaissance ; Ce sont des chances d'accélération du développement, en tout cas celui des économies du Sud prêtes à rejoindre le grand courant d'intégration de l'économie mondiale et à créer les conditions nécessaires pour cela. N'assistons-nous pas, d'ailleurs, à l'entrée rapide dans l'économie mondiale de centaines de millions de personnes, qui restaient jusqu'ici sur ses franges ? C'est à l'échelle de l'histoire de l'humanité un développement prodigieux et fondamentalement positif. Ces nouveaux arrivants sont principalement les travailleurs pauvres des grands pays émergents. Ils aspirent à plus de prospérité et de richesses, aspiration légitime et irrésistible. Sachons donc voir dans la mondialisation ce qu'elle est d'abord : un moment formidable d'avancée qui voit un tel nombre d'êtres humains, Chinois, Indiens ou autres, s'arracher à leur condition de misère extrême.

Ajoutons à cela les avancées exponentielles, accélérées par la mise en réseau des centres de recherche, des progrès scientifiques. Devant elles, Teilhard aurait jubilé. Certes, il y a de graves risques de manipulation de l'humain. Mais il y a aussi des chances innombrables : décryptage des mystères du vivant, chances pour une économie plus respectueuse de l'environnement, avancées des moyens d'information et de communication, etc.

Tout compte fait, on pourrait voir dans les forces de la mondialisation des dynamiques formidables au service de ce que l'homme a de meilleur : sa créativité, son sens de la solidarité, son sens encore atrophié de la responsabilité du monde dans sa globalité. Nous serions dans un monde qui, fut-ce dans le désordre et non sans beaucoup de dégâts et de souffrances, se fait un, pour le meilleur, par la rapidité sans cesse accrue de la diffusion des

connaissances, la multiplication des opportunités de voyages et de contacts, la réactivité même des sociétés aux malheurs survenus au plus lointain du monde, comme nous l'avons vu avec le tsunami. De plus en plus, nos contemporains deviennent conscients de ce resserrement du monde sur lui-même. Tout événement majeur, fut-il épouvantable, accroît cette universelle perception de la globalité et ajoute à cette chance de la mondialisation qu'est l'avènement d'une société civile universelle, déjà à l'origine de beaucoup de conquêtes de l'homme au XXe siècle. En un mot, ce sont des chances.

Menaces et chances ! Mais reconnaissons-le, pour nos contemporains, du moins en Europe, les menaces semblent peser plus lourd que nos chances de triompher de nos maux ataviques. Beaucoup désespèrent, théorisent leur désespoir sur les vieux thèmes de l'irrésistible pouvoir des multinationales et de la montée des puissances d'argent, d'autres enfin attendent, dans le rêve ou les imprécations, la mobilisation populaire universelle qui renverserait les rapports de force... autre manière, hélas, de se perdre dans l'illusion. Or notre monde, dans sa complexité et dans tant de confusion, est une fois de plus à un « moment critique ». Tout se passe comme si les décennies que nous vivons qui sembleraient appartenir au temps teilhardien de la planétarisation, n'en tiennent pas les promesses. La planétarisation, selon Teilhard, c'est la convergence et la personnalisation ensemble. Or voilà, l'une des deux a pris du retard sur l'autre ; la personnalisation a décroché de la convergence. Toute notre crise est là. Ce « point critique », rappelez-vous, Teilhard de Chardin l'avait annoncé. N'écrivait-il pas à son ami l'abbé Gaudefroy en février 1935.

« Il me paraît psychologiquement inévitable que, avant deux ou trois générations, l'Humanité soit amenée à se poser en masse la question du sens et de la valeur de la peine qu'elle se donne ; et je ne doute guère que l'issue soit un acte de foi en l'Avenir. Car autrement ce serait la fin de l'Evolution. Je pense, avec vous, que nous sommes à la veille de passer par un point critique... »

Deux ou trois générations... Nous y voilà ! Que faire ? La réponse est facile à formuler : la tâche qui s'impose est de porter les progrès de la personnalisation à la hauteur de tout ce qui, au plan matériel, resserre si rapidement le monde sur lui-même. C'est ainsi qu'il nous faut aller de ce « point critique » vers l'avenir de l'humanité, en humanisant ce monde qui est notre Milieu Divin.

III - Du « moment critique » à l'avenir de l'humanité

Bien qu'il ne prétendit à aucune compétence en sciences des organisations, ni en matière économique ou sociale, Teilhard de Chardin a laissé à ceux qui auraient en charge les affaires du monde quelques orientations pour que leurs efforts se déploient dans « une perspective d'humanisation ». Elles se réduisent à trois recommandations essentielles :

- « agir ensemble, dans une grande espérance en commun »,
- construire la cohésion du monde,
- promouvoir la solidarité humaine.

Chacune de ces trois orientations appelleraient citations et commentaires.

« Agir ensemble -acte majeur, pour commencer, de confiance mutuelle !- dans une grande espérance en commun » : je ne puis m'empêcher de penser à ce propos aux statuts de l'Institution que j'ai dirigée pendant treize ans et qui prévoyaient qu'une de mes tâches

était de « donner confiance à tous nos membres ». Tâche difficile et exaltante d'essayer de convaincre des pays dans la plus extrême difficulté qu'ils peuvent s'en extraire, qu'il n'y a jamais de situation désespérée dans les affaires humaines et que s'ils déploient tous les efforts possibles, le soutien international ne leur manquera pas et, simultanément, rassembler pour ce pays dont le monde désespérait, le soutien de suffisamment d'amis pour lui permettre de reprendre sa place dans la communauté des nations.

Parlant ici aux Nations Unies et oubliant un instant les tensions parfois paralysantes au sein même du système, permettez-moi d'essayer d'identifier quelques grandes orientations qui pourraient concourir, au-delà de cette confiance et de cette espérance en commun, à conjuguer plus étroitement convergence et personnalisation, cohésion et solidarité.

Le multilatéralisme est évidemment -depuis la seconde guerre mondiale- la première d'entre elles. Développé en réponse aux erreurs et au chacun pour soi qui avaient conduit à la seconde guerre mondiale, il apparaît comme la seule réponse aujourd'hui encore à tous ces fléaux à dimension universelle que nous voyons émerger. Ses progrès peuvent nous apparaître désespérément lents ; nous pouvons même passer par des phases où l'unilatéralisme semble reprendre le dessus, il n'en reste pas moins l'approche incontournable.

C'est elle, en effet, qui offre la possibilité à tous les pays -du plus grand au plus petit- de prendre leur part à la solution de problèmes universels qui ne peuvent être efficacement abordés qu'au plan mondial. Ceci explique l'importance de l'effort entrepris aujourd'hui pour renouveler les structures permettant de mieux servir le bien commun universel. L'effort de réforme des Nations Unies et celui des institutions financières mondiales devrait évidemment aller dans ce sens, tout comme la réflexion sur les biens publics globaux.

En fait, il faut substituer au système des Nations Unies hérité de la seconde guerre mondiale un système réformé dans un esprit de subsidiarité et qui réponde aux problèmes soulevés par la mondialisation et à la nécessité de mettre en place une régulation mondiale, là où les problèmes sont de dimension planétaire. Cette réforme, comme celles des organisations financières, ne prendra son sens que si les moyens sont trouvés de donner véritablement toute leur place aux pays pauvres dans leurs instances de prises de décision. C'est la raison pour laquelle j'attache une grande importance à l'élargissement du G7 aux représentants des pays du tiers-monde, dans une sorte de Conseil de sécurité économique et social, à l'échelle du monde. Ce groupe de gouvernance globale ne serait qu'un premier pas. Il faut aller vers ce que Jean XXIII -cet autre prophète- demandait déjà il y a quarante ans, non pas un gouvernement mondial, mais là où il le faut, une « autorité publique à compétence universelle ».

Pour qu'un tel changement soit possible au plan mondial, il est évidemment également nécessaire que l'Europe, qui a eu la chance historique de faire l'expérience réussie de la création de structures d'intégration amicale là où il n'y avait que méfiance et haine séculaires, exerce pleinement et sans timidité dans le monde un rôle de partenaire à part entière des États-Unis. Elle doit même se montrer prête à prendre le leadership seule pour le bien commun, là où les États-Unis s'abstiendraient. Une telle approche d'un partenariat pour le bien commun universel pourrait avoir une importance historique et développer un nouveau cours de la diplomatie à l'opposé de ce qui n'a été longtemps que rapports d'États conçus seulement comme des monstres froids. Européens, nous sommes citoyens du premier

ensemble commercial du monde. Nous devons prendre conscience des dimensions de notre citoyenneté et de notre responsabilité : nationale, européenne et mondiale. C'est en les conjuguant que nous pourrions le mieux participer à l'immense effort global d'humanisation du monde.

Au côté des avantages que l'approche multilatérale comporte pour une meilleure gouvernance mondiale, le partenariat est une autre voie de progrès. Adopté comme stratégie centrale pour les relations Nord-Sud lors de la conférence de Monterrey en 2001, il vise à substituer à une relation d'assistance dont nous avons bien tard identifié les insuffisances, une relation de pays poursuivant ensemble une responsabilité commune pour la réussite de tous. Chacun reconnaît que tous les grands problèmes du monde, à commencer par la pauvreté extrême, sont les problèmes de tous et doivent être abordés par tous ensemble. Il y a là une mutation majeure. Le partenariat est dialogue d'égaux. Il implique que votre partenaire, dans ce dialogue, arrête lui-même ses propres choix et ses priorités. Il implique aussi la totale franchise de part et d'autre et l'acceptation du regard critique de l'autre sur nos politiques à son égard. Il implique un profond respect des exigences éthiques de l'autre, de sa culture, de ses traditions, y compris dans l'organisation de la vie collective. Il implique que nul ne se défasse de sa responsabilité sur l'autre. Il est enfin acceptation d'un cheminement ensemble sur les nouveaux sentiers de la mondialisation, avec tout ce que cela implique d'attention au pas de l'autre...

Une application particulière de cette approche s'initie dans le cadre du NEPAD entre le G8-Afrique : ce sigle anglo-saxon désigne le « nouveau partenariat pour le développement économique de l'Afrique ». Il s'agit -pour la première fois dans l'histoire- d'une offre de partenariat dont les pays d'Afrique ont pris tous ensemble l'initiative lors du G8 à Gènes en 2001, et que les Huit ont alors accepté. La Commission pour l'Afrique lancée et présidée par le Premier Ministre Blair vient de répéter qu'il y avait là le chemin le plus sûr vers des progrès décisifs de l'Afrique.

Le partenariat ne doit plus recouvrir seulement les relations d'Etat à Etat. Il est multidimensionnel ; il veut s'étendre aux entreprises, aux institutions financières et à la société civile.

Nous sommes trop habitués à laisser aux États la responsabilité des initiatives en ce qui concerne la vie internationale. Le partenariat qu'il s'agit de mettre en œuvre aujourd'hui engage non seulement les États mais aussi les entreprises, les institutions financières et la société civile. Ne faisons pas trop vite la fine bouche devant l'intention manifestée par un certain nombre de grandes entreprises de répondre à l'appel de M. Kofi Annan pour de tels partenariats et de se montrer véritablement citoyennes là où elles viennent à s'établir. Il y a là pour nombre d'entre elles une authentique reconnaissance de leur solidarité de destin avec le développement des pays où elles travaillent. Mais permettez-moi surtout d'insister sur le rôle de la société civile : ce n'est que si elle est entièrement mobilisée dans cette construction de l'avenir par une action constante pour la personnalisation qu'elle aura quelque chance de se réaliser. L'avenir du monde est là entre ses mains. Convergence et personnalisation n'ont de chances de cheminer d'un même pas que si ce souci est porté aussi au ras du sol par une société civile dont nous sommes tous et qui doit mieux s'organiser pour qu'on lui rende compte de ce qu'on fait en son nom.

Les Anglo-Saxons ont cette belle formule : « Act locally, think globally ». Agissez là où vous êtes, pensez globalement. L'« Act locally » n'est pas un rétrécissement

d'une action glorieusement universelle. C'est l'inverse : c'est une action essentielle. Elle est mise en œuvre de ce seul devoir que les auteurs, ici même en décembre 1948, de la Déclaration universelle des droits de l'homme ont reconnu comme s'imposant à tous les hommes : agir, en toutes choses « en esprit de fraternité ». Toute action, aussi modeste soit-elle, dans la fraternité est construction de civilisation. Pour les chrétiens, elle est une composante essentielle de ce qu'ils veulent bâtir, cette « civilisation de l'Amour » que Jean-Paul II a appelée inlassablement.

Dans cette construction d'une cohésion et d'une solidarité mondiale, nous ne pouvons ignorer non plus cette dimension essentielle qu'est, avant toute chose, le respect de la parole donnée. Le monde s'est accoutumé à organiser de grandes conférences, à les conclure par de grands engagements... et à se hâter trop souvent de les oublier. Il nous faut ici un changement radical. Nous devons comme citoyens exiger que notre parole soit tenue, d'autant que les engagements pris ont été réitérés lors de la conférence des Nations Unies à New York en septembre 2000 au cours de laquelle, célébrant le nouveau millénaire, 170 chefs d'Etat ont réitéré les engagements majeurs pris au cours des années 90 et que nous avons -tous- plus ou moins perdu de vue².

Ces engagements, il nous faut désormais les tenir. La communauté internationale a pris la bonne résolution de vérifier tous les cinq ans où nous en sommes. C'est ce qui se fera en septembre prochain ici. On sait à peu près à quoi s'attendre. Si des résultats sont convenables dans certaines parties du monde, ils restent très préoccupants pour l'Afrique. Il nous faudra donc rectifier la trajectoire.

J'ai participé, au cours des mois qui viennent de s'écouler, aux travaux de la Commission pour l'Afrique, précisément pour identifier en quoi cette correction de trajectoire pourrait consister. Nous avons mis en évidence l'ampleur de l'effort supplémentaire à accomplir en partenariat par les Africains et les pays industriels : doubler les financements, annuler la dette là où c'est indispensable, revoir le régime de nos relations commerciales, mais la Commission a souligné surtout, elle aussi, qu'aucune situation en notre monde ne peut être tenue pour désespérée si la communauté des hommes décide de l'affronter ensemble dans cette recherche de cohésion et de solidarité ; or, aujourd'hui, l'Afrique se prend en main mieux que jamais, c'est donc le moment de joindre nos forces pour lui donner un soutien décisif et lui donner sa chance de rejoindre le grand courant d'intégration économique mondiale.

J'insiste sur ce devoir de respect de la parole donnée. C'est le degré zéro de la cohésion. Toute société humaine repose sur la parole donnée. Prendre cette obligation à la légère aboutit à anéantir toute chance d'avancer vers une société plus fraternelle. Nous savons où ces méthodes nous conduisent : au jeu sauvage des forces du marché non régulées. Respecter la parole donnée, c'est donc le premier pas à faire pour globaliser la solidarité.

² Je vous les rappelle pour le cas où ils ne seraient pas dans toutes les mémoires :

D'ici 2015 :

- diminuer de moitié la proportion de personnes vivant dans une pauvreté extrême, celles souffrant de la faim et celles n'ayant pas accès à l'eau potable ;
- mettre en place une éducation primaire universelle et obtenir l'égalité des sexes dans l'éducation ;
- réduire de trois quarts la mortalité maternelle et de deux tiers la mortalité des enfants de moins de cinq ans ;
- stopper la progression de l'épidémie du VIH/SIDA et commencer à la réduire ;
- améliorer la vie de 100 millions de personnes vivant dans des bidonvilles.

Le concept de développement durable enfin et les politiques qu'il inspire, notamment la promotion de biens publics globaux, sont une autre dimension indispensable de la construction de l'avenir. Je n'ai pas à m'y étendre, vous allez y consacrer votre journée de demain ; laissez-moi simplement rappeler qu'il comporte dans sa structure même trois dimensions profondément teilhardiennes :

- d'abord, la croissance, ces « accroissements du monde » qu'il consacrait journalièrement dans sa « messe sur le Monde »,
- cette exigence d'un développement orienté vers la cohésion sociale,
- le respect écologique, enfin, de la création que nul plus que lui n'a aimé dans sa fragilité même, dans le risque où elle est d'être « mise au pillage ».

Ce concept de développement durable est désormais au cœur des politiques des institutions mondiales et à l'origine de beaucoup d'efforts d'organisation planétaire.

Ce concept illustre bien la fécondité de la pensée de Teilhard dans sa contribution à l'organisation du monde. Cependant, comme le multilatéralisme et le partenariat, la cohésion et la solidarité que je viens d'évoquer, il ne pourra s'épanouir que s'il continue d'être vigoureusement porté, dans un esprit de citoyenneté mondiale, par la société civile. Son émergence au plan universel est, en parallèle et synergie avec la mise en place des institutions mondiales, une des manifestations de ce que peut être l'avènement de la noosphère. Elle est déjà à l'origine de bien des avancées vers un monde plus juste.

C'est dans les rangs de la société civile que peut se développer cette dimension universelle de la citoyenneté qui est essentielle à une nouvelle gouvernance mondiale, véritablement démocratique. Les organisations non gouvernementales, lorsqu'elles sont libres à l'égard de tout pouvoir, transparentes dans leur financement, respectueuses de la légitimité démocratique, intransigeantes quant au respect de la vérité et de la non-violence, peuvent être, dans bien des circonstances, son avant-garde. Pas plus donc que les institutions multilatérales, elles ne doivent baisser les bras devant les difficultés du temps présent. Conjurons « les menaces de grève dans la noosphère » aurait dit notre ami.

*

* * *

Voilà donc quelques unes des pistes que la communauté internationale, réunie ici, tente d'ouvrir vers l'humanisation de la mondialisation, c'est-à-dire pour mieux faire à la personne la place qui lui revient. Tâches auxquelles beaucoup, dans cette maison et partout à travers le monde, s'adonnent dans l'espérance, y trouvant leur pleine dimension d'hommes et de femmes. Pistes modestes, insuffisantes à beaucoup d'égards et jugées souvent sévèrement ; constamment au risque aussi d'être remises en cause ou abandonnées dans l'inertie ou sous la poussée des forces contraires. Pistes difficiles, ne nous le cachons pas, où un effort nouveau s'impose à chaque tournant, où partout il nous est rappelé, au grand dam de tous les démagogues, que le changement nécessaire doit commencer chez nous ! Progression donc souvent dans les incertitudes, sous les critiques et dans la nuit, « aun que de noche » aurait dit Jean de la Croix. Cette difficulté de la tâche, ses phases mêmes de régression, n'auraient pas surpris Teilhard de Chardin, ni réduit son enthousiasme. Il y aurait reconnu des avancées en ligne avec ses intuitions sur la noosphère : avancées stupéfiantes de la recherche et des communications, prise de conscience des exigences écologiques et de solidarité, évidence d'un monde de plus en plus resserré sur lui-même. Il y reconnaîtrait même quelque

progression vers « cet esprit de fraternité », ce devoir de tous les hommes que nul n'ose plus nous rappeler. C'est la fraternité qui sauvera la noosphère. Nous conduira-t-elle à cet ultra humain que Teilhard esquissait dans ses ultimes réflexions ? Extrapolation risquée, disait le Père de Lubac. Sans entrer dans ce débat aujourd'hui, je dirais que, devant la fragilité de toutes nos tentatives, Teilhard ressentirait probablement encore plus intensément ce qu'il appelait « la nécessité de préciser et d'organiser l'effort naturel-humain total »³, c'est-à-dire, comme le Président Havel, cet agnostique, devait le dire, s'adressant en septembre 2000 à l'assemblée générale de la Banque Mondiale et du FMI, la nécessité d'ajouter un autre type de restructuration à celles que ces institutions ont pour mission de promouvoir. « J'estime, disait-il, qu'il nous revient de penser une autre restructuration : celle du système de valeurs sur lequel repose notre civilisation actuelle ».

Comment restructurer un système de valeurs ? Sans illusion, Havel ajoutait :

« ... Nous aurons du mal à y parvenir si nous ne trouvons pas en notre sein le courage de remettre en cause, de refonder un ordre de valeurs que nous serions à même de partager et d'honorer, malgré notre diversité, et de rattacher ces valeurs nouvelles à quelque chose qui se situe au-delà de l'horizon d'un intérêt immédiat, d'une personne ou d'un groupe. Comment y parvenir sans un nouvel élan puissant de la spiritualité humaine ? » Sursaut spirituel qui, pour Teilhard, devrait se réaliser en « une même aspiration de fond » non pas vers Quelque Chose mais vers Quelqu'un⁴, ce quelqu'un à l'œuvre dès l'origine de l'évolution pour son amorisation, ce quelqu'un qui « lui-même attire les hommes et les atteint à travers le processus unificateur de l'Univers ». Puissions-nous donc tous, chers amis, à la suite de Pierre Teilhard de Chardin et selon le mot de Rilke, entendre, dans le vacarme de notre monde, « l'imperceptible bruit que fait un Dieu, en travaillant divinement dans son métier d'amour et de lenteur »⁵.

**_

³ Genèse d'une pensée, 5-2-17, p. 232

⁴ Oeuvre V, p. 365-374, cité par Bernard Sesé – Etudes n° 3964 - 2002

⁵ R.M. Rilke, cité par J. Mambrino « La pénombre de l'or »